

LAFLEUR, PAUL-THÉODORE (1860-1924)



LAFLEUR, Paul-Théodore, professeur de français et d'allemand au niveau secondaire, professeur de philosophie et de littérature anglaise puis de littératures comparées à l'Université McGill, né à Lausanne (Suisse) le 25 juin 1860, décédé à Louxor (Égypte), le 9 février 1924 où il est enterré.

Le père de Paul Lafleur était le pasteur Théodore Lafleur (1824-1907, voir sa biographie). Après sa conversion, ce dernier avait étudié à l'Institut de Grande-Ligne (Saint-Blaise) puis était allé parfaire sa formation à Genève (1846-1849) à la demande d'Henriette Feller puisqu'il n'y avait pas encore de collège de niveau universitaire au Canada pour former dans leur langue les pasteurs franco-protestants. Il s'y retrouva en compagnie de Narcisse Cyr (voir sa biographie). Dans les années 1850, tous deux ainsi que le pasteur Daniel Coussirat feront partie de l'Institut canadien de Montréal (centre culturel de tendance libérale, ouvert aux protestants). Il épousera une Suissesse, Adèle Voruz, dont il aura cinq enfants entre 1853 et 1861. Paul-Théodore sera son deuxième fils et naîtra à Lausanne le 25 juin 1860 au cours d'un séjour d'un an de ses parents en Suisse.

Paul-Théodore sera éduqué en anglais puisque les écoles publiques francophones sont catholiques au Québec. Il passera par l'école primaire puis la Montreal High School pendant que son père s'occupait de l'église baptiste sise au square Phillips à Montréal et attirait de nombreux fidèles par la puissance de sa parole, la clarté et l'intelligence de ses propos. C'est dans un tel contexte que Paul grandira en compagnie d'Eugène (1856-1930) et d'Henri-Amédée (1861-1939) ainsi que de ses deux sœurs, Alice-Blanche (1855-1888) et Ellen-Adèle (1859-1927), l'aînée Marie-Dunkin n'ayant vécu que deux ans (1853-1855).

Paul entra à l'Université McGill en 1877, l'année même où Eugène obtient son baccalauréat. Henri le suivra en 1879. Pour sa part, Paul obtiendra le baccalauréat ès arts en 1880 et se méritera la médaille d'or en littérature. En septembre de cette même année, il ira enseigner dans une école secondaire à Barrie en Ontario, le choix de l'école étant peut-être lié au fait qu'un grand ami de la famille, l'éminent médecin Willam Osler (1849-1919) (voir la biographie d'Henri), y avait fait ses classes.

Paul Lafleur y restera peu de temps puisqu'il enseignera ensuite le français et l'allemand langues secondes dans le Collegiate Institute (high school) d'Ottawa de 1882 à 1885¹.

Il revint à Montréal en 1885 et fut engagé par l'université McGill, comme « lecturer » (chargé de cours) au département des lettres. Il y donnait des cours de

¹ Marc Ami, le père d'Henri-Marc (voir leurs biographies) y avait enseigné le français de 1872 à 1882, se donnant un pied à terre à Ottawa pour mieux y implanter une église nouvelle.

rhétorique, de philosophie et de psychologie. En 1887, Il obtint un diplôme de maîtrise et continua de travailler à l'Université comme professeur adjoint de littérature anglaise. Il avait écrit des articles pour plusieurs publications dont l'*Atlantic Monthly*, la prestigieuse revue américaine, où il avait présenté en août 1889 une analyse littéraire de l'œuvre de Louis Fréchette.

C'est le 5 mars 1890 que six artistes et écrivains dont William Brymner ont fondé le Pen and Pencil Club of Montreal. Ce club visait à promouvoir les arts et les lettres en fournissant à ses membres l'occasion d'échanger sur leur production. Les fondateurs ont invité quelques jours plus tard une vingtaine de personnes à se joindre à eux dont Paul et Eugène Lafleur ainsi que Louis Fréchette notamment. Par après, l'admission de nouveaux membres se fera par cooptation. Chacun devait présenter régulièrement des œuvres, essais, poèmes, aquarelles ou toiles que les autres analysaient, louaient ou critiquaient au besoin. On sait que Brymner, Lafleur et Edmond Dyonnet étaient particulièrement liés d'amitié et ont assisté à toutes les réunions du Club sauf quand ils étaient à l'étranger². Pour sa part, Paul en fera partie pendant vingt-deux ans, de mars 1890 à décembre 1912.

Madeleine Landry signale (p. 305 de son mémoire) que le Club impose souvent des thèmes qui relèvent du mouvement symboliste : « introspection, mystère et exotisme sont au menu. Dans la façon dont il traite les thèmes imposés, Paul Lafleur puise effectivement dans l'inspiration symboliste et démontre son intérêt pour les sujets comme la nécromancie, les fantômes, la prophétie, la perception, le rêve, le silence, la pénombre et le seuil. » Le Musée McCord a conservé trente-trois de ses interventions. Dans la liste donnée à la fin de la présente biographie, seuls les textes non symbolistes sont marqués d'un x en indice.

Plusieurs de ses membres feront partie du groupe de Beupré (*Bulletin* n° 48 et voir les sources ci-dessous). Avec sa connaissance de l'art, Paul Lafleur saura mettre en mots l'expérience de ces peintres qu'il suivait de près. Ainsi, ses présentations au Club pour les années 1890-1894 prennent la forme d'essais sur l'art. Puisque la photographie existe maintenant, dira-t-il, le peintre est plus libre, il réinvente le réel. Le tableau est une construction, la création d'un « univers fictif et plausible, » fruit de son génie créateur. Devant l'évolution de la civilisation, Lafleur est pessimiste, mais « conserve sa foi en l'humanité et en sa capacité à prendre des décisions éclairées par son libre arbitre, son esprit critique et sa conscience. Ses positions sont empreintes d'éthique et il dénonce les situations d'injustice qu'il rencontre.

Son mode d'expression change en 1894 puisqu'il exprime dès lors ses valeurs à travers des récits littéraires. Dans deux textes, il présente deux luttes fratricides, la première dans l'empire austro-hongrois et la seconde aux États-Unis. Dans son récit américain, « Lafleur présente un drame causé par la tension entre deux groupes d'une même nation. La déchirure est profonde et tout rapprochement s'avère impossible » (Landry). « En tant que Canadien, Lafleur rêve d'un pays uni et d'une fusion des races.

² Les réunions se tiennent d'abord chez Guillaume Couture (1892-94) puis dans le studio d'Edmond Dyonnet à l'Institut Fraser (1894-1910) et enfin dans le studio du même sur la rue Bleury (1910-1948).

Cependant, il fait toujours intervenir dans son récit un événement qui en empêche la réalisation, comme si l'assimilation avait quelque chose de fatal. » Il propose tout de même une solution de bonne entente.

Pour les peintres de Beupré qu'il accompagne, la déception face au progrès se traduit par le choix d'une représentation archaïque de la vie rurale tandis que chez Lafleur, elle s'exprime plutôt dans le pessimisme qu'il manifeste lorsqu'il met en scène des humains confrontés aux enjeux de la société moderne. Qu'il soit question d'éthique, de justice ou d'inégalité sociale, il s'agit de préoccupations d'ordre universel qui rejoignent indirectement les peintres dans leur quête d'altérité et leur exploration des particularités d'un territoire indissociable de son occupant, selon Landry toujours.

Le nationalisme canadien était alors impérialiste et il voyait l'Empire britannique dotée d'une mission civilisatrice que lui avait confiée la Providence pour transformer le monde. Pour eux, l'habitant est dépositaire de la culture première du pays. « Ce regard identitaire passe par la réalité du terroir, compris comme ce lieu où subsiste l'occupant des tout débuts, dans sa plus totale intégrité. Le nationalisme du groupe de Beupré a ceci de particulier qu'il s'accroche à une image historique qui reconnaît la contribution des francophones à l'établissement du pays. » « Partis à la recherche du primitif universel, ils ont réalisé que l'univers primitif n'était accessible que par la pénétration d'une culture locale.»

À côté de ces réflexions sur l'art et de cette expression du nationalisme, ses cours de philosophie l'ont amené à produire un manuel à visée didactique, intitulé *Illustrations of logic*³, qui présente de courts extraits de nombreux auteurs visant à familiariser l'étudiant à la complexité d'un raisonnement logique. Cette façon d'aborder le problème lui apparaît plus proche de leurs lectures puisque ses exemples plutôt courts sont puisés aussi bien dans des textes anciens que récents, chez des auteurs classiques ou des journalistes montréalais, chez des hommes politiques ou chez de multiples créateurs ou essayistes, aussi bien francophones qu'anglophones. Tous ces exemples ne sont là que pour amener l'étudiant à s'engager dans une réflexion critique, soit en classe soit individuellement. On le voit, l'approche est à la fois simple, directe et originale.

Paul-Théodore Lafleur devient professeur associé de littérature anglaise en 1901, professeur associé en littératures comparées en 1907 et le restera jusqu'à la fin de sa vie. Ce champ d'étude suppose des voyages annuels à Paris et à Londres où il est bien connu des bibliothécaires qui lui réservent une place attitrée. C'est dire aussi l'érudition sous-jacente à un pareil travail. En 1921, il est nommé directeur du département de littérature anglaise à l'Université McGill.

De santé plutôt frêle et souffrant d'un équilibre nerveux précaire, il s'embarque pour l'Égypte en décembre 1923 dans l'espoir de se reposer. Trois semaines plus tard, il mourra à Louxor le 9 février 1924 et y sera enterré. Sa carrière universitaire s'est donc

³ Publié à Boston, chez Ginn & Company, Publishers, The Athenaeum Press, 1899, 97 pages, consultable en ligne.

étendue sur près de quarante ans. Nous n'avons pas trouvé dans *Old McGill* ou dans les journaux un texte qui lui rende hommage.

5 mai 2015

Jean-Louis Lalonde

Sources

Textes

Présentation des textes au Pen and Pencil Club (ces textes conservés au Musée McCord relèvent presque tous du symbolisme sauf ceux marqués d'un x en indice) :

Idleness (1.11.1890), The Sea Serpent (10.1.1891), A Holiday (19.12.1891), Hell (30.1.1892), Trial (27.2.1892), Illusion (26.3.1892), Is it a case of doubling? (?), Afterwards (5.11.1892), The Monk (3.12.1892), The Slave (4.2.1893), The Bar (18.2.1893), Ennui (18.3.1893), Art (11.11.1893), The Beggar (27.1.1894), The Prison (10.2.1894), Voluntary Subject^x (24.3.1894), Asleep or Awake? (?), A Crime (24.11.1894), A Corpse (8.12.1894), The Curse (5.1.1895), The Sphinx (16.2.1895), Coup de grâce (30.3.1895), The New Woman^x (30.11.1895), Farewell^x (13.4.1895), The Devil^x (5.10.1895), The Wreck (31.3.1896), Hunger^x (25.1.1896), The Lost Treasure^x (22.2.1896), Poverty (23.1.1897), The Coward^x (11.1.1896), Poverty (9.1.1897), The Alarm (6.3.1897), A rejoinder (?), The Outcast (4.11.1899) tel qu'indiqués dans l'annexe 3 et dans l'annexe sur le symbolisme du mémoire de M. Landry, p. 194-198 et 205-207.

Lafleur, Paul T., « A Poet of French Canada », *The Atlantic Monthly*, août 1889, p. 193-204 (consultable en ligne).

Lafleur, Paul T., "To Promote Art in Minor Centres." *The Gazette*, 9 décembre 1913. et bien d'autres que nous n'avons pas cherché à retracer.

Autres sources

Généalogie par Richard Lougheed, www.shpfq.org.

Landry, Madeleine, « La peinture du Groupe de Beupré (1896-1904). À la recherche des origines, le terroir québécois comme représentation du Canada ». Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval dans le cadre du programme de maîtrise sur mesure en études culturelles en art et littérature pour l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.), Faculté des Études Supérieures, Faculté des lettres, Université Laval, Québec, 2009.

Landry, Madeleine, *Beupré – 1896-1914 – Lieu d'inspiration d'une peinture identitaire*, Québec, Editions du Septentrion, 2014, 206 p. 177 illustrations la plupart en couleur.

Montreal Witness, 13 février 1924, p. 8 (nécrologie).

Musée McCord, « Paul Lafleur du Pen & Pencil Club vers 1900 », photo ci-incluse et d'autres.